

Le « Rendez-vous des Lettres » se déroule chaque année, depuis 2009, à la Bibliothèque nationale de France à Paris. C'est un colloque qui rassemble des enseignants chercheurs, des inspecteurs, des formateurs, des professeurs du secondaire... autour de la problématique de l'enseignement des Lettres et du numérique.

« **Les métamorphoses de l'apprentissage et de la transmission : culture antique, culture numérique, d'une renaissance à l'autre ?** », était le thème retenu cette année, un thème un peu austère qui pourrait peut-être expliquer un nombre moindre de participants, m'a-t-il semblé. Nous étions très peu d'enseignants de lycée professionnel, sans doute nous sentions-nous moins concernés par la transmission de la culture antique ? En réalité, seuls quelques ateliers étaient consacrés à ces thèmes : « défis twitter en latin », « les EPI en Langues et Cultures de l'Antiquité ». Les conférences, quant à elles, nous ont présenté des points de vue variés et parfois contradictoires (*enfin !*) sur la question du numérique, une question à laquelle nous sommes tous confrontés dans nos enseignements, quels que soient nos établissements.

Comme chaque année, les actes du séminaire sont publiés en ligne. Je voudrais donc seulement témoigner ici de mon plaisir d'avoir pu participer à ces journées, et faire part des questions que je me suis posées à la lumière de conférences denses et surtout rigoureuses. Si dans nos professions nous sommes submergés d'informations, nous manquons d'espaces de réflexion. Ce colloque en est un.

Thème 1 : Pourquoi et comment transmettre aujourd'hui ?

Modérateur : Paul Raucy, inspecteur général de l'éducation nationale, doyen du groupe des lettres.

1- « Transmettre la littérature, par Hélène Merlin Kajman, professeure de Lettres - Sorbonne 3 Paris

Il s'agit de réfléchir à la notion de transmission, pour H. Merlin Kajman cette notion est à réinventer, ce qu'elle explique dans son dernier livre, « Lire dans la gueule du loup », NRF, janvier 2016. Elle veut faire la différence entre la **transmission** et le **partage**.

Un texte, une œuvre, doivent **se partager**, c'est-à-dire que l'on doit toujours laisser une place à des interprétations multiples, ces interprétations doivent être présentées comme autant de lectures possibles.

Il ne faut pas enfermer les œuvres dans une interprétation unique, aussi brillante soit-elle. Or c'est souvent ce que l'on fait lorsqu'on présente la littérature comme un vecteur de **transmission** de valeurs civilisatrices. C'est faux : Adorno n'a-t-il pas dit qu'il n'y avait plus de littérature depuis Auschwitz ? Il ne faut pas croire que la littérature permet la civilisation, c'est pourquoi lire c'est se mettre « dans la gueule du loup » (cf titre de son dernier livre).

On ne peut pas réduire des textes à leur contexte, à des éclairages philologiques... au risque de bloquer le texte

H. Merlin Kajman donne l'exemple de l'étude d'un passage de la princesse de Clèves par une étudiante, réalisée avec une surinterprétation brillante, mais réductrice. Autre exemple, celui de « la cigale et la fourmi », et sa double interprétation (qui condamner ? La cigale paresseuse ou la fourmi peu solidaire ?). Evitons de traiter l'affaire Calas de Voltaire pour condamner le fanatisme religieux.

(Tiens, c'est justement ce que je fais en cours !)

2- Transmettre les langues anciennes, de Heinz Wisman directeur d'étude émérite, professeur à l'EHESS (Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales)

Son livre : « Penser entre les langues », Albin Michel, 2012

Heinz Wisman est favorable à l'utilisation du numérique dans l'étude des langues anciennes, en particulier la création d'un environnement interactif qui met à disposition plusieurs traductions d'un même texte. Ce travail de dévoilement d'un texte, est un travail de patience, d'attente, soit un espace gagné qui permet de nous éloigner du souci du rendement immédiat, nous éloigne du monde de l'économique, de la consommation.

La traduction nous fait prendre conscience du rapport entre le monde et les mots, et la différence constatée entre deux langues est un espace de pensée (voir le titre de son livre) qui nous enrichit.

C'est pourquoi il faut garder ce travail difficile, complexe, de traduction et éviter de vouloir simplifier à tout prix l'approche des langues.

3- Transmettre des textes de « première référence » de Catherine Chalié, professeur de philosophie émérite.

(Auteure de plusieurs ouvrages sur les liens entre la pensée hébraïque et la philosophie, spécialiste de l'œuvre d'Emmanuel Levinas)

Catherine Chalié insiste sur la différence entre « transmettre » et « informer ».

Le savoir comme ensemble d'informations est une idée qui commence avec les encyclopédistes du siècle des Lumières. Or on ne peut pas réduire la transmission à l'acte d'informer. Trop souvent, sous prétexte de neutralité, par refus de laisser transparaître ses propres choix, les éducateurs comme les parents se soustraient en réalité à l'acte d'éduquer en refusant d'orienter la pensée. (*Qui se retrouve désorientée ?*)

On utilise comme synonyme de s'informer « être au courant », or le courant est bien un flux, ici un flux d'information, produit à tout moment, à une vitesse vertigineuse. On est au courant, certes, mais sans ancrage, sans culture sur laquelle s'appuyer. S'informer se substitue à une éducation défailante. La neutralité est une retenue apparemment vertueuse, mais qui prive d'une culture.

Il faut au contraire transmettre les humanités avec enthousiasme, il ne faut pas que les savoirs ne soient que des points du programme, sans saveur, sans intérêt.

Catherine Chalié se réfère aussi à Foucault, au sujet de la notion de spirituel, et de l'idée que pour accéder à une vérité, il faut faire un travail sur soi même (la vérité ne saurait être une simple information).

4- La traduction comme modalité de transmission ? par Barbara Cassin, philologue et philosophe, directrice de recherche au centre Léon-Robin

Les humanités sont passées de la réaction (*les jésuites ont fait du grec et du latin la base de la formation intellectuelle, c'est vrai*) à la résistance. Si avant, ces disciplines constituaient un passage obligé pour la réussite, aujourd'hui, elles sont devenues minoritaires. Elles doivent résister.

Mais résister à quoi ? A la temporalité, à la mondialisation.

La philologie lutte contre une mondialisation qui tend à tout uniformiser, voir **le dictionnaire des imprévisibles**, qui compare le sens d'un même mot dans différentes langues, nous ouvrant ainsi à la diversité de la pensée.

(*Je n'ai pas trouvé ce dictionnaire malgré mes recherches, dommage...il n'est peut-être pas numérisé*)

5- Présentation de pratiques pédagogiques

5.1 « Antigone à la Une »

Les élèves devenus journalistes annoncent la mort d'Antigone. Ils se constituent en comité de rédaction (groupe de 5 ou 6), utilisent des tablettes. Un travail sur la presse (Une, mise en page, rubrique) a été fait en cours au préalable.

5.2 « Poèmes de la chute » un travail sur Icare,

Travail sur un ensemble documentaire : « l'albatros » de Baudelaire, un poème de Houellebecq mis en musique (« l'enfant et le cerf »), autre poème de Houellebecq « Hypermarché- novembre », une peinture « le vol d'Icare » de Matisse. Les élèves peuvent réaliser un livre numérique, dissenter sur ces questions : « Que ressent l'homme qui tombe ? » ; « Quel jugement sur l'homme qui tombe ? (Séquence disponible sur le site de l'Académie de Créteil)

Thème 2 : Nouvelles logiques et pratiques d'apprentissage

Modératrice : Anne Vibert, inspectrice générale de l'éducation nationale, groupe des lettres.

6- L'œuvre littéraire patrimoniale et ses objets sémiotiques secondaires par Brigitte Louichon, professeure des universités- Montpellier.

Faut-il renoncer à la parole magistrale au bénéfice de l'apprentissage et des mises en activités pratiques ?

Il faut éclaircir cette notion de littérature patrimoniale. Elle est apparue dans les programmes de 2004, elle est liée au socle commun, du primaire au lycée.

Qu'est-ce qu'une œuvre patrimoniale ?

- Elle vient du passé
- Le patrimoine est du passé présent, souvent tombé dans le domaine public
- Le patrimoine est plus une question de réception que de production
- Le patrimoine est présent à travers les OSS, Objets Sémiotiques Secondaires

Les objets sémiotiques secondaires : typologie (en s'inspirant du théoricien de la littérature Gérard Genette)

- Les adaptations : penser l'œuvre dans un contexte contemporain, nouvelles éditions, nouvelles traductions, BD et adaptations Trans médiatiques comme « l'horloge » de Baudelaire. (*A découvrir, ces adaptations dans lesquelles on dialogue avec l'œuvre, très créatif*).
- Les hypertextes : réécritures, parodies (ex : le Boloss pour « le petit Prince » de Saint Exupéry, lu par Jean Rochefort (*à regarder sur internet, vidéo de quelques minutes, c'est assez drôle, mais un peu vulgaire ?*))
- Les métatextes : thèses, articles sur les auteurs, réseaux sociaux...
- Les transfiction : c'est un phénomène d'expansion de l'œuvre patrimoniale d'origine : on poursuit l'histoire (ex : « Mlle Bovary », roman qui raconte la vie de Berthe après la mort de ses parents). Existe aussi sous forme de séries très prisées au Royaume-Uni.
- Les allusions : toutes les allusions d'une œuvre dans une autre œuvre.

L'œuvre patrimoniale, c'est le texte + les OSS

Quel rôle le numérique joue-t-il dans l'œuvre patrimoniale ? Le numérique élargit les OSS.

Les OSS sont les textes de lecteurs des œuvres, ils donnent ainsi à voir la variété des œuvres.

7- **Enjeux et promesses de la classe inversée par Marcel Lebrun**, professeur à la Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Éducation à l'Université Catholique de Louvain.

Qu'est-ce que la classe inversée ? C'est un concept né en 2008, aux USA : « La leçon à la maison et les devoirs à l'école ». Mais la classe inversée ne saurait se réduire à cela. Pour Marcel Lebrun, il existe différentes modalités de classes inversées. On peut inverser des situations, mais aussi des rôles. On demande par exemple aux élèves de faire les travaux que font habituellement les professeurs quand ils préparent leurs cours : chercher des ressources, les mettre en forme, créer un diaporama et le présenter à la classe.

Voir son ouvrage : *Marcel Lebrun et Julie Lecoq "Classes inversées, enseigner et apprendre à l'endroit !" (CANOPE Editions 2015)*

Remarque : très bon orateur qui a le sens de l'humour et se déplace beaucoup, à inviter dans l'académie de Limoges ?

8- **Atelier 3 – inverser la lecture analytique : déconstruire les lectures copiées-collées pour rétablir le débat interprétatif en classe.** (IEN de Lettres, un enseignant-chercheur, un enseignant)

Il s'agit de présenter un exemple de travail en classe inversée (Académie de Lyon). On inverse le rôle élève/professeur.

- 1- Les élèves doivent rechercher un corpus autour d'un objet d'étude (ex : Le roman et la nouvelle au XIX siècle, Naturalisme et Réalisme)
- 2- Ils discutent de ce corpus à l'intérieur d'un petit groupe, choisissent, puis chaque groupe présente son corpus à la classe qui tranche (avec les conseils du professeur)
- 3- Même démarche pour choisir une problématique à partir de ce corpus,
- 4- Les élèves recherchent (sur internet) des analyses de textes différentes (2 ou 3) pour chaque texte du corpus retenu par la classe. Puis en classe ils choisissent l'analyse qui se prête la mieux à la problématique choisie par la classe. Ils en discutent ensuite.

L'objectif est de réfléchir sur le savoir disponible sur internet. Par ailleurs l'élève est partie prenante dans la construction du cours.

Question : faut-il proposer une sitographie ?

Remarque : voilà une situation qui ne paraît pas exceptionnelle au premier abord, mais qui fait réfléchir. J'ai toujours pensé que nous-mêmes en préparant nos cours apprenons beaucoup, alors pourquoi pas les élèves ? La motivation serait-elle la même alors ?

Thème 3 : Mémoire et mémorisation : la bibliothèque, l'école, le réseau

Modérateur : Jean-Louis Durpaire, inspecteur général honoraire de l'éducation nationale

9- **Les mémoires du livre et leur transmission**, par JM Chatelain, directeur de la réserve des livres rares à la BnF.

La bibliothèque est un lieu de conservation, de transmission et d'apprentissage.

- 1- Lieu de conservation : cette fonction est la plus ancienne, ce n'est pas tout à fait juste de dire que les bibliothèques sont une nouveauté radicale de la Renaissance, les livres ont longtemps été conservés dans les monastères, avant de rejoindre progressivement les bibliothèques. D'ailleurs à la Renaissance, ce sont ces livres que l'on recherche puisqu'on s'intéresse aux savoirs antiques.

- 2- Lieu de transmission : c'est une fonction nouvelle à la Renaissance dans la mesure où la bibliothèque s'ouvre à une nouvelle communauté qui n'est pas seulement universitaire ou ecclésiastique. On tend vers l'espace public, c'est pourquoi on parle de bibliothèque humaniste, ouverte à tous (pas tout à fait, il fallait le « mériter », en « être digne ».)
- 3- Lieu d'apprentissage : la bibliothèque collecte les œuvres en les achetant. Puis elle les codifie pour en faciliter l'accès. Se former à la bibliothèque, c'est se soumettre à un exercice de rigueur pour rechercher ce qui est « juste ».

10- **L'Antiquité à la BnF : du musée à la bibliothèque**, par Frédérique Duyrat, directrice du département des Monnaies.

Il est rappelé que les ressources sur l'Antiquité sont nombreuses à la BnF, que c'est aussi un cabinet, et donc un musée (un aspect que l'on oublie souvent). D'ailleurs la séparation bibliothèque/musée s'est faite assez tard, elle n'existait pas avant. La BnF à ce titre est la seule à avoir gardé cette double fonction (même si le musée ne concerne que le cabinet des médailles et quelques sculptures des Antiques).

11- **Le projet Apollinaire, avec le Métalab de Harvard.**

Didier Alexandre, professeur de littérature française à l'université Paris-Sorbonne et directeur du Labex OBVIL (Labex = Laboratoire d'excellence ; OBVIL = OBservatoire de la Vie Littéraire)

C'est un projet de recherche avec l'université d'Harvard qui nous est présenté, conduit par Didier Alexandre, une enseignante chercheuse et trois post- doctorantes dont une étudiante d'Harvard.

En quoi consiste ce projet ? Il s'agit de mettre en ligne un ensemble de données (voir toutes les données possibles) sur une œuvre.

Expérience en cours autour d'un poème d'Apollinaire. Une multiplicité de liens nous conduit à des métadonnées sur ce poème. Ainsi si le poète se réfère à des lieux, on obtient une carte de ces lieux (avec Google maps). Ces liens nous conduisent encore à d'autres liens, etc...

Les liens portent sur toutes les approches possibles : historiques, biographiques, linguistiques, géographiques, sociales....

Remarque : Un exemple nous est projeté : je trouve ce projet assez effrayant par sa dimension « totalisante ». Je me demande quel serait l'intérêt pour les élèves d'avoir accès à toutes les informations. Quelle place resterait-il pour leur propre recherche ? Je m'entretiens à la fin de la conférence avec les étudiantes et l'enseignante chercheuse, qui se montrent intéressées par ma remarque. Leur but, bien sûr, n'est pas que l'élève ait réponse à tout grâce à ce site, mais de donner des outils aux enseignants. Néanmoins ils reconnaissent qu'une réflexion reste à mener sur les usages pédagogiques d'un tel outil.

Thème 4 : Table ronde : le numérique est-il porteur d'un nouvel humanisme ?

Modératrice : Catherine Becchetti-Bizot, inspectrice générale de l'éducation nationale, groupe des Lettres

Il s'agit d'une table ronde, ce sont des points de vue différents qui seront exposés, avec un fond de polémique sur les questions qui divisent les « pédagogues » et les « républicains ».

12 - De la cinquième tour aux humanités numériques par Arnaud Beaufort, directeur adjoint de la BnF

Belle image que celle de cette « cinquième tour », quand on sait que la BnF est constituée de 4 tours indépendantes qui se rejoignent en sous-sol.

Cette cinquième tour est donc celle du numérique. On peut consulter tout sur ce qui relève du numérique sur le site de la BnF (écrire « schéma numérique » pour connaître ce qui est disponible et les projets en cours).

Ce qui pose problème dans cette bibliothèque c'est que c'est la seule en France où on ne peut pas emprunter de livres. Le numérique doit répondre à ce manquement.

Gallica devrait bientôt changer et devenir interactif.

12- Vers un humanisme numérique ? A quelles conditions ?

- a. **Milad Doueïhi**, historien des religions, titulaire de la chaire d'humanisme numérique à l'université de Paris-Sorbonne, chaire thématique du Labex OBVIL.

Voir son ouvrage : « Pour un humanisme numérique ». 2011

Cet historien serait le père de l'idée selon laquelle le numérique est un nouvel Humanisme, au sens où on a retrouvé des pratiques savantes : recherches, annotations.... On peut comparer la révolution numérique à celle que fut la Renaissance : une nouvelle technologie (l'imprimerie, puis le numérique) favorise la diffusion des savoirs.

Remarque : cet enseignant militant de la cause numérique est régulièrement invité au Rendez-vous des Lettres, voir les Actes antérieurs.

- b. **Denis Kambouchner**, philosophe, professeur à l'université Panthéon-Sorbonne.

Ce philosophe, spécialiste de Descartes, est assez perplexe sur ce concept « d'humanisme numérique ».

Encore faut-il définir l'humanisme dont on parle.

Il y a eu plusieurs Humanismes dans l'histoire : celui de la Renaissance, avec un nouvel intérêt pour la culture antique, celui du siècle des Lumières, avec la découverte de nouvelles civilisations, et au XX siècle avec la naissance de l'ethnologie et le travail de Lévi-Strauss. A chaque fois il s'agit de s'intéresser à l'Homme, aux autres.

On peut aussi distinguer trois Types d'humanisme :

- humanisme scientifique, avec la redécouverte des textes antiques ou l'ethnologie
- humanisme moral, « se conduire en humaniste », avec des valeurs de partage, de solidarité...
- humanisme philosophique, dans lequel on exalte l'humain, on s'intéresse à l'homme et son environnement.

De quel nouvel humanisme parle-t-on aujourd'hui ? Cela reste à définir. Les réseaux sociaux véhiculent de la violence et ne favorisent pas toujours la socialisation.

Il faut être prudent aussi en pédagogie, l'information n'est pas suffisante, il faut réfléchir (ce qu'on appelle en langage jeune « avoir une prise de tête » !). Il faut une discipline, de la réflexion, des bases solides. S'emparer « à mains nues » des informations.

Quant à la vaste mémoire externe que serait internet, elle n'est qu'un ensemble d'informations. La mémoire, c'est d'abord la nôtre, nourrie par l'expérience.

La connaissance ne peut être externalisée, elle doit au contraire habiter les esprits. La mission du professeur ne se bornera jamais à accompagner des recherches.

Nicole Moireau

Professeure de Lettres-histoire -Lycée professionnel Marcel Pagnol à Limoges -